

Le sens de l'aliénation dans *Adieu* de Balzac

Hiroshi Matsumura

Introduction : *Adieu*, nouvelle « psychiatrique »

Adieu est une nouvelle de Balzac d'abord publiée dans la revue *La Mode* en 1830, avant d'être incluse dans le tome III des *Scènes de la vie privée*, paru en 1832. En voici l'histoire : un colonel, Philippe de Sucey, chasse en forêt de L'Isle-Adam avec un ami. À la porte d'un vieux palais, il rencontre une inconnue qui se révèle être son ancienne maîtresse, Stéphanie de Vandières. Mais celle-ci ne le reconnaît pas, elle montre le comportement d'un animal, et ne cesse de crier « Adieu ! ». Philippe avait été séparé d'elle lors du fameux passage de la Bérézina par l'armée de Napoléon, pendant la retraite de Russie. C'est sur le radeau où elle avait pris place, au moment de s'éloigner de la rive où elle laissait son ami bientôt terrassé par l'épuisement, qu'elle lui avait lancé ce cri, « Adieu ! ». Pour faire retrouver la raison à Stéphanie, Philippe machine une immense mise en scène représentant à nouveau le tragique passage de la Bérézina. L'expérience réussit mais Stéphanie, ne supportant pas le choc d'avoir recouvré la mémoire, meurt aussitôt dans les bras de son ancien amant.

Classée parmi les « Scènes de la vie privée » dans l'édition originale, la nouvelle semble pourtant avoir été conçue comme une histoire « militaire »¹. Le fait n'est pas pour étonner, s'agissant d'un texte qui contient une ample description du passage de la Bérézina, épisode majeur de la campagne napoléonienne en Russie. Mais à partir de 1834, l'ouvrage figure dans la série des *Études philosophiques*, où sa place demeurera inchangée jusqu'à *La Comédie humaine*.

Quelle identification retenir aujourd'hui ? A-t-on affaire à une fiction « privée », « militaire » ou « philosophique » ? Plutôt que de nous donner l'embarras de trancher, nous préférons considérer *Adieu* comme la plus « psychiatrique » de toutes les œuvres de Balzac. Toute la trame du récit est en effet composée autour de la folie de l'héroïne, avec la description de son état, la remontée étimologique vers la cause de sa maladie, la tentative de traitement, et la « guérison » fatale, qui amène

¹ Quand *Adieu* est publiée dans *La Mode*, la nouvelle était intitulée *Souvenirs soldatesques / Adieu*, étant donc censée former l'un des deux volets de ces *Souvenirs* avec *El Verdugo*. Une note de la revue laissait présumer qu'elles étaient destinées aux *Scènes de la vie militaire*. Voir « Histoire du texte » d'*Adieu*, in *La Comédie humaine*, Pléiade, t. X, p. 1764.

un dénouement tragique². Quels sont les éléments qui composent la folie de Stéphanie ? Quel sens la structure du récit confère-t-elle au thème de l'aliénation ? Telles sont les questions que nous allons nous poser dans cet article.

1. L'aliénation de Stéphanie

Quelle est la nature de la « folie », ou selon la dénomination de l'époque, de l'aliénation de Stéphanie ? Quels en sont les éléments constitutifs ? Pour le déterminer, examinons le développement de son état d'après les descriptions fournies dans le texte.

Quand Philippe de Sucey et son ami d'Albon, parvenus à ce palais qui est un ancien couvent, tombent sur la curieuse « inconnue », elle semble « ensevelie dans une profonde méditation »³, mais elle a aussitôt un geste qui évoque celui d'un animal :

Son geste avait d'ailleurs, comme celui d'un animal, cette admirable sécurité de mécanisme dont la prestesse pouvait paraître un prodige dans une femme. Les deux chasseurs étonnés la virent sauter sur une branche de pommier et s'y attacher avec légèreté d'un oiseau⁴.

Entendant gronder le tonnerre, elle « se [met] à quatre pattes avec la miraculeuse adresse d'un chien »⁵. Et lorsqu'elle aperçoit les deux amis, elle accourt vers eux pour leur adresser l'unique parole qu'elle soit en mesure d'articuler :

« *Adieu !* » dit-elle d'une voix douce et harmonieuse, mais sans que cette mélodie, impatientement attendue par les chasseurs, parût dévoiler le moindre sentiment ou la moindre idée⁶.

Elle se trouve donc plongée dans une complète démente, incapable de comprendre les mots qui lui sont adressés, inapte à montrer le moindre signe d'intelligence ou de sentiment humain⁷.

² *Louis Lambert*, pour ne citer qu'un exemple, pourrait certes être inscrit également parmi les fictions psychiatriques, par la description qu'elle offre de la folie de Louis, mais nous inclinons à y voir une inflexion plus « philosophique », parce que la « folie » est le truchement qui permet au héros à exposer des idées mystiques qui sont celles de l'auteur lui-même.

³ *Adieu*, in *La Comédie humaine*, Pléiade, t. X, p. 981.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 982.

⁶ *Ibid.*

⁷ Cf. « L'amie de Philippe [= Stéphanie] est absolument, continûment privée de souvenirs, de pensées ; tout

Cet état de prostration est la conséquence du choc qu'elle a subi huit ans auparavant⁸, alors qu'elle accompagnait l'armée de Napoléon dans sa retraite de Russie, au moment de franchir la Bérézina. Dans la débandade générale, Stéphanie a été séparée de son amant, qu'elle a laissé sur le bord en montant sur un radeau avec son mari. À peine embarqué, le mari est mort, la tête sectionnée par un glaçon. Double perte, coup sur coup, qui fait suite à la parole fatale qu'elle adresse à Philippe, « Adieu ! », et qui la précipite dans la folie :

Elle a été trainée, pendant deux ans, à la suite de l'armée, le jouet d'un tas de misérables. Elle allait [...] pieds nus, mal vêtue, restait des mois entiers sans soins, sans nourriture ; tantôt gardée dans les hôpitaux, tantôt chassée comme un animal⁹.

La voilà donc « aliénée », selon la terminologie psychiatrique commune de cette époque, et de surcroît privée de tous les soins appropriés.

2. L'état de Stéphanie et la psychiatrie de l'époque

Les symptômes qui affectent Stéphanie recevraient, dans la psychiatrie moderne, le diagnostic d'une amnésie d'origine traumatique. La science serait cependant bien en peine de rendre raison du retour à l'état animal observé chez cette patiente. La psychiatrie de l'époque disposait-elle donc d'une explication à ce sujet ?

La première moitié du XIX^e siècle est l'époque fondatrice de la psychiatrie moderne. Le terme même de « psychiatrie » a été créé et établi au début de ce siècle en Allemagne. Créateur de la psychiatrie française, Philippe Pinel étudie et classe les maladies mentales, et pratique dans les hospices de Bicêtre et de la Salpêtrière une approche humaine vis-à-vis des aliénés. Esquirol, son disciple, contribue à l'institutionnalisation du traitement conçu à leur intention, et expose ses recherches sur l'aliénation dans son ouvrage *Des maladies mentales*. Ses études sur la monomanie lui valent une reconnaissance notable¹⁰.

Comment se situe la maladie de Stéphanie dans le contexte de la psychiatrie de l'époque ? La médecine de la première moitié du XIX^e siècle n'accorde pas une place importante à l'amnésie. Le *Dictionnaire des sciences médicales*, ouvrage de référence de cette époque, en limite la définition

entière instinct, elle n'appartient qu'à l'animalité » (« Introduction » par Moïse Le Yaouanc, in *La Comédie humaine*, *op. cit.*, p. 967).

⁸ La scène du début se passe en 1819.

⁹ *Ibid.*, p. 1001.

¹⁰ Cf. J. Hockmann, *Histoire de la psychiatrie*, 5^e éd., PUF, coll. « Que sais-je ? », 2017.

à une « suspension momentanée, [une] diminution ou [une] perte entière de la mémoire »¹¹, sans faire aucune mention de ses causes affectives. Un critique balzacien, Jacques Borel, a certes évoqué la « schizophrénie » de Stéphanie¹²; mais il va sans dire que le terme n'existait pas à cette époque, ayant été introduit en 1911 seulement, par Bleuler.

Le propos de Pinel présente en revanche une plus grande pertinence quand il avance que la maladie mentale peut être déclenchée par un choc affectif violent. Ici, il parle de la manie, mais son explication est suggestive :

Les sources les plus ordinaires de la manie tiennent à quelque chagrin violent contracté par des revers de fortune ou la perte de quelque objet chéri, non moins qu'à des terreurs religieuses, à un amour contrarié et malheureux, à des événements de la révolution [...] d'où il est aisé de conclure que les délires non fébriles [...] dépendent presque toujours de quelque passion forte et véhémence [...]¹³.

Dans le cas de Stéphanie, il est incontestable que sa folie est causée par des « revers de fortune », et que la perte de son amant chéri a été la source d'une « passion forte et véhémence ».

Esquirol, de son côté, signale l'influence des chagrins sur la production de la démence. Dans son ouvrage, *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, il discute les « causes excitantes de la démence » :

Comme toutes les vésanies, la démence reconnaît un grand nombre de causes : les unes sont physiques, les autres morales ; ces deux ordres de causes se compliquent quelquefois [...]. Une frayeur fait disparaître les menstrues, supprime une maladie cutanée, déplace la goutte : la démence se manifeste. Les causes morales produisent la démence plus souvent chez les femmes que chez les hommes [...]¹⁴.

Cette statistique comprend l'« amour contrarié » et les « frayeurs », tout à fait applicables au cas de Stéphanie, parmi les « causes morales » de la démence¹⁵.

Mais l'analyse systématique de ce type de cas, qui combine la démence traumatique, liée au choc de la guerre et à l'amour perdu, avec un phénomène de dissociation et d'amnésie, ne sera

¹¹ *Dictionnaire des sciences médicales*, Panckoucke, t. I, 1812, p. 468.

¹² J. Borel, *Médecine et psychiatrie balzaciennes*, José Corti, 1971, p. 110.

¹³ Ph. Pinel, *Nosographie philosophique, ou la méthode de l'analyse appliquée à la médecine*, Richard, Caille et Ravier, an VII [1798], t. II, p. 11.

¹⁴ E. Esquirol, *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, J.-B. Baillière, 1838, t. II, pp. 235-236.

¹⁵ *Ibid.*, p. 235.

établie que beaucoup plus tard, entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle. C'est Pierre Janet qui est à créditer de la paternité de la notion de « traumatisme », dans son rapport sur un cas intéressant d'amnésie causée par un violent choc psychique éprouvé par une jeune femme de 23 ans prénommée Irène¹⁶. Cette dernière a présenté durant deux ans un état hystérique grave, accompagné d'hallucinations et d'une amnésie profonde, consécutivement à la mort de sa mère. Dans sa vie de tous les jours, elle n'a aucun souvenir des mois qui ont précédé et suivi ce deuil. Mais les crises de somnambulisme auxquelles elle est en proie réveillent très nettement les images de la défunte, au point de la pousser à « rejouer » ces scènes. Voici l'interprétation que Janet propose de son cas :

Il y a là une curieuse séparation de la mémoire intellectuelle et de la représentation sensible et profonde. Ce défaut de conviction se joint à une amnésie véritable qui d'ailleurs en est la raison d'être. La notion de la mort de la mère n'est dans son esprit qu'une idée tout à fait abstraite, réduite à son squelette et tout à fait dépourvue de ce cortège de souvenirs, de représentations de toute espèce qui forme dans notre esprit les croyances et les sentiments¹⁷.

Une amnésie causée par un choc psychique, un manque de sentiments chez la patiente, la représentation très exacte des scènes du passé... Le cas d'Irène offre bien des similitudes avec la nouvelle *Adieu*.

En ce qui concerne la conduite « sauvage » de l'aliénée, ou son « animalité », les chercheurs pointent une autre source possible : un « garçon sauvage » retrouvé dans les bois, à l'époque napoléonienne. Le jeune Victor, comme il était appelé à l'époque, a été découvert par des chasseurs vers 1800. C'était un enfant, qui allait nu, voûté, marchait à quatre pattes et se nourrissait de végétaux¹⁸. Il était totalement coupé de la société humaine et dépourvu de toute forme de langage. Cette découverte a suscité un grand débat parmi les savants. L'aliéniste Pinel affirmait que l'enfant n'était qu'un imbécile incurable, alors que le docteur Itard soutenait au contraire que l'on était en présence d'un exemplaire de l'humanité primitive, tout à fait éduicable à ce titre¹⁹. Il est possible que Balzac ait eu connaissance de l'histoire de cet enfant sauvage, ou même qu'il l'ait vu dans les jardins du Luxembourg.

¹⁶ P. Janet, « L'amnésie et la dissociation des souvenirs par l'émotion », in *Journal de psychologie normale et pathologique*, N° 5, 1904, pp. 417-453. L'article a été traduit en japonais pour être réédité dans le recueil suivant : ビエール・ジャネ、松本雅彦訳『解離の病歴』、みすず書房、2011.

¹⁷ *Ibid.*, p. 427. L'article original en français de P. Janet peut être consulté sur le site : <http://lecturepsy.free.fr>.

¹⁸ Cf. Jean Itard, *Rapports et mémoires sur le sauvage de l'Aveyron*, édit. Delasiauve, 1894. Ce document a été réédité en 1994 et 2009.

¹⁹ « Introduction » par Moïse Le Yaouanc, *op. cit.*, p. 967. Voir aussi Moïse Le Yaouanc, *Nosographie de l'humanité balzacienne*, Librairie Maloine, 1959, pp. 345-347.

Un chercheur comme Jacques Borel juge que la description de la folie de Stéphanie est ratée, artificielle, et ne relève que de préjugés sans consistance²⁰. Tel ne semble pourtant pas être le cas. Si elle peut paraître fausse ou invraisemblable, c'est parce qu'elle est *complexe*. Balzac a combiné la perte de mémoire causée par un choc psychique avec l'histoire de l'enfant sauvage. Contrairement aux apparences, cette association n'est pas arbitraire : comme nous allons maintenant tenter de le montrer, elle correspond, dans la nouvelle, à une cohérence narrative profonde.

3. Le sens de l'aliénation

Comme nous l'avons dit au début, *Adieu* est une nouvelle entièrement construite autour de la folie et de la guérison de l'héroïne. Dans cette structure, quelle est la place exacte réservée à l'aliénation de Stéphanie ? Quel sens peut bien revêtir cette étrange maladie d'une femme que la guerre impitoyable a séparée de l'élu de son cœur ?

Au début du récit, sept ans se sont déjà écoulés depuis la séparation tragique des deux amants à la Bérézina. Mais c'est comme si le temps s'était arrêté pour eux. Stéphanie est devenue folle aussitôt après le drame, elle a perdu la raison et la mémoire. Pour elle, le temps n'avance pas au même rythme que celui des autres humains. Elle ne fait que répéter « Adieu », le mot même qu'elle a lancé à Philippe sept ans auparavant, ce qui souligne davantage l'inexistence du temps pour elle. Elle vit pour ainsi dire dans une inconscience du temps qui est caractéristique de l'animalité.

Mais Philippe de Sucey est lui aussi la victime de l'immobilité du temps. Si, à l'inverse de sa maîtresse, il n'est pas sujet à la maladie, pour lui aussi le temps s'est comme arrêté depuis le jour de son malheur. En témoigne l'ironie dont use envers lui son ami d'Albon :

Mais, Philippe, vous ne comprenez donc plus le français ? Vous avez sans doute laissé votre esprit en Sibérie ?²¹

Cette plaisanterie cruelle insinue que Philippe est coutumier du ressassement qui le porte à se retourner vers ses sombres souvenirs. Ordinairement, il sait « refouler ses émotions au fond de son cœur »²², mais celles-ci se soulèvent parfois malgré lui. C'est pour Philippe « une plaie qui n'[est] pas cicatrisée »²³ : preuve que le temps n'a pas passé pour lui comme il se doit.

²⁰ J. Borel, *op. cit.*, p. 110.

²¹ *Adieu*, *op. cit.*, p. 974.

²² *Ibid.*, p. 976.

²³ *Ibid.*

Stéphanie prisonnière d'un palais dans une forêt de L'Isle-Adam, où le temps reste comme immobile, Philippe égaré dans cette même forêt pour la retrouver... La situation évoque la fable de *La Belle au Bois Dormant*, comme le texte le dit d'ailleurs explicitement :

« C'est le palais de la Belle au Bois Dormant, se dit le conseiller [= M. d'Albon] qui ne voyait déjà plus cette maison qu'avec les yeux du propriétaire. À qui cela peut-il donc appartenir ? Il faut être bien bête pour ne pas habiter une si jolie propriété. »²⁴

Ainsi les éléments de la fable entrent-ils dans cette histoire de la folie. Mais comment cette relation « réaliste », bien que composite, de l'aliénation, peut-elle coexister avec la fantaisie du cadre fabuleux ? Tel est le problème sur lequel va se clore notre réflexion.

Dans cette nouvelle, la folie est pourvue d'un côté salutaire. Depuis la cruelle séparation, l'amnésie de Stéphanie l'a placée sous sa garde, lui offrant un abri contre la douleur dont elle aurait pu mourir, à l'image de cette forêt enveloppante et protectrice. Philippe, lui, n'a pas cessé de souffrir, depuis toutes ces années passées après le drame de la Bérézina. Il n'est pas malade, mais la douleur qu'il a refoulée au fond de son cœur lui inflige les mêmes tourments que sept ans auparavant, et le fait vieillir physiquement avant l'âge : « âgé de trente ans, [il] semblait en avoir au moins quarante »²⁵. Or Stéphanie, qui, en tant que femme, se trouve beaucoup plus qu'un homme vulnérable aux causes morales de la maladie, d'après la théorie d'Esquirol, n'aurait certainement pas survécu à la séparation, sans le refuge de la maladie.

La grande expérience tentée par Philippe en administre d'ailleurs la preuve : la reconstitution fidèle du passage de la Bérézina lui fait certes retrouver la raison et reconnaître son amant, mais elle en meurt, aussitôt après :

Dieu déliait lui-même une seconde fois cette langue morte, et jetait de nouveau son feu dans cette âme éteinte. La volonté humaine vint avec ses torrents électriques et vivifia ce corps d'où elle avait été si longtemps absente. « Stéphanie, cria le colonel. — Oh ! c'est Philippe », dit la pauvre comtesse. [...] « Adieu, Philippe. Je t'aime, adieu ! — Oh ! elle est morte » s'écria le colonel en ouvrant les bras²⁶.

Voilà un exemple de « l'idée qui tue », selon une célèbre formule de Balzac. Dans le cas d'*Adieu*, on lit dans l'« Introduction aux *Études philosophiques* » que « l'idée du bonheur, exaltée à son plus

²⁴ *Ibid.*, p. 978.

²⁵ *Ibid.*, p. 976.

²⁶ *Ibid.*, p. 1013.

haut degré social, foudroie l'épouse, et par l'épouse l'auteur entend l'épouse et l'amante »²⁷. Stéphanie est guérie par l'expérience de la représentation, mais cette guérison la tue, alors que son aliénation la faisait vivre. On comprend ainsi le sens de cette phrase prononcée par Philippe : « Ah ! morte et vivante, vivante et folle, j'ai cru que j'allais mourir »²⁸. La raison et la mémoire de Stéphanie abolies, c'est aussi la vie sauve pour elle, et la possibilité du récit.

Conclusion

Dans l'ensemble, *Adieu* donne l'impression d'être une nouvelle plutôt dominée par la sérénité, dont le ton est donné par la longue scène d'ouverture dans la forêt. La terrible histoire de la campagne de Russie et du passage de la Bérézina n'occupe qu'un peu plus du tiers du texte au total, et est projetée dans le passé par le personnage qui prend en charge ce récit dans le récit. *Adieu* n'a donc rien d'une « scène de la vie militaire ».

Cette impression d'immobilité, corollaire de l'intemporalité, vient d'une part de l'ambiance de la forêt et du palais, qui est une sorte d'asile, mais d'autre part de cette aliénation de Stéphanie, caractérisée par l'absence de mémoire. Toute l'histoire d'*Adieu* découle de la maladie de cette femme malheureuse. La découverte de la malade, la description de ses symptômes (qui la rapprochent d'une enfant sauvage), le récit étiologique de l'aliénation (les campagnes napoléoniennes et la séparation d'avec son amant), la tentative de traitement (la représentation du passage de la Bérézina), la guérison (le retour à la mémoire), aussitôt suivie par la mort de l'héroïne. Seulement ce dénouement va à l'encontre de celui de *La Belle au Bois Dormant*.

Toutes ces étapes sont décrites d'un œil calme et attentif, qui ressemble un peu à celui d'un aliéniste. Dans ce sens, le diagnostic de l'aliénation de Stéphanie redouble le déroulement de l'histoire, et c'est ce qui caractérise cette nouvelle « psychiatrique » qu'est *Adieu*.

²⁷ « Introduction aux *Études philosophiques* » par Félix Davin, in *La Comédie humaine*, t. X, *op. cit.*, p. 1213. On sait que cette introduction a été guidée par la main de Balzac lui-même.

²⁸ *Adieu*, *op. cit.*, p. 983.